

Entretien avec Jake Eberts

Yves Rousseau

Numéro 64, décembre 1992, janvier 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rousseau, Y. (1992). Entretien avec Jake Eberts. *24 images*, (64), 62–62.

ENTRETIEN AVEC JAKE EBERTS

propos recueillis par Yves Rousseau

Que peuvent avoir en commun *Chariots of Fire*, *Gandhi*, *Driving Miss Daisy* et *Dances with Wolves*? Facile, ces films ont raflé au cours des dix dernières années l'Oscar le plus convoité : celui du meilleur film, celui que le producteur installe sur sa cheminée. Mais si on ajoute à cette liste des titres comme *The Name of the Rose*, *The Killing Fields*, *The Adventures of Baron Munchausen*, *The Emerald Forest*, *Black Robe* et *Hope and Glory*, on est en face d'une famille de films représentant une tendance importante du cinéma américain des années 80, quelque chose comme une opposition institutionnelle aux excès du triomphalisme reaganien, une certaine vision du monde plus humaniste (certains diront bien-pensante), prônant des valeurs de tolérance, se méfiant des extrêmes et portant l'embryon d'un discours environnemental. Sur le plan formel, ce sont des

films pour la plupart bien tournés et interprétés, reposant sur un budget extrêmement confortable et un matériel scénaristique assez solide traitant de grands sujets d'envergure mondiale. En un mot, c'est du cinéma classique, parfois jusqu'à l'académisme.

Derrière cette œuvre se cache un producteur exécutif, Jake Eberts, né à Montréal en 1941, ayant passé son enfance au Saguenay-Lac Saint-Jean. De passage à Québec avec Robert Redford dans le cadre d'une projection-bénéfice de leur nouveau film *A River Runs Through It* au profit de l'Union Québécoise pour la Conservation de la Nature, Jake Eberts a pu nous accorder une trop courte entrevue dans une loge du Grand Théâtre de Québec pendant la projection du film.

Personnage affable, décontracté et disponible, s'exprimant dans un bon français, Eberts n'a pas l'apparence ni les manières

expéditives des jeunes fauves-producteurs du film d'Altman *The Player*, film qu'il dit avoir aimé quoiqu'il considère la réalité hollywoodienne bien pire que celle décrite par Altman. «C'est encore plus cynique», dira-t-il. Il a pourtant l'habitude de fréquenter les requins, ayant commencé sa carrière comme gestionnaire à Wall Street et à Londres. C'est au cours de son séjour londonien qu'il approche le cinéma: il réunit des fonds avec des amis (une toute petite somme) pour financer le dessin animé de long métrage *Watership Down* de Martin Rosen, où perce déjà une préoccupation environnementale. Le film marche bien et la production lui plaît mais il n'est pas question de se greffer à un «major». Il choisit ses sujets en fonction d'affinités personnelles et de rencontres avec des cinéastes, pas sur un résumé de vingt-cinq mots.

Il fonde en 1977 une société indépendante, Goldcrest, qui profite du désarroi des «majors» pour se faufiler sur le marché américain par le biais de la série B d'auteur en produisant des films commerciaux à petits budgets avec des cinéastes comme John Carpenter (*Escape from New York*) et Joe Dante (*The Howling*). La courbe des budgets s'étant depuis affolée à la hausse, reviendrait-il à des films impliquant de plus petites mises? «Je ne dis pas non au principe mais de nos jours, les distributeurs ne soutiennent pas les petites productions. Aux USA, hors des très grandes villes, ces films ne sont pas montrés. La pression des grosses productions pour occuper les écrans est trop forte.»

Travaillant avec des cinéastes à forte personnalité (Joffé,

Gilliam, Boorman), comment Eberts partage-t-il le pouvoir? «Quand j'ai envie de travailler avec un cinéaste, je sais déjà que je peux lui faire confiance. Je ne vais pratiquement jamais sur le plateau. Par contre je suis très présent avant le tournage et j'aime beaucoup aller dans la salle de montage, où je suis de très près le travail, c'est là qu'on est le plus près du produit final et que beaucoup de décisions importantes se prennent.»

Couvert d'Oscars (ses films ont eu soixante nominations et vingt-six statuettes) il semble plus facile pour lui de trouver de l'argent qu'un bon sujet. Même le grave échec financier de *Munchausen* ne l'a pas directement affecté. «J'avais vendu le film à la Columbia avant sa sortie pour un prix couvrant largement les frais de production et j'avais une garantie de bonne fin. C'est Columbia qui a perdu de l'argent, pas moi.»

Eberts me parle ensuite de son dernier bébé, *A River Runs Through It*, où semble-t-il, les volontés de Redford et les siennes se fondaient comme les gouttes d'eau dans la rivière. «Sans s'être concertés, nous voulions tous les deux faire ce film. J'avais beaucoup aimé le roman et en faisant des recherches pour acheter les droits, j'ai appris que Robert les avait déjà.»

Redford avait trouvé son producteur et Eberts son réalisateur. De mon côté, j'allais aborder d'autres questions lorsque l'attaché de presse vint mettre un terme à l'entrevue. La ronde des médias se poursuivait et Jake Eberts, producteur à succès né à Montréal, assurait avec professionnalisme le service après-vente. ■

Jake Eberts.
«Un producteur
qui considère la
réalité
hollywoodienne
bien pire que
celle décrite par
Altman dans *The
Player*»

